

R 6  
F. BEAUQUIS

PETIT

FLORILÈGE

BRUTION

*Souvenirs d'un ancien professeur  
du Prytanée Militaire*

IMPRIMERIE P. BELLÉE  
COUTANCES

1959

32  
2L

PETIT

FLORILÈGE

BRUTION

27585

8.6m<sup>27</sup>  
87007

L 2 12 1859 - 14040

Il a été tiré du PETIT  
FLORILÈGE BRUTION 400  
exemplaires sur Alfa-Mousse,  
numérotés de 1 à 400,  
600 exemplaires sur Bouffant.

PETIT  
FLORILÈGE  
BRUTION

F. BEAUQUIS



PETIT

FLORILÈGE

BRUTION



*Souvenirs d'un ancien professeur  
du Prytanée Militaire*



Dessins de Claude GUERRINI (9590)



IMPRIMERIE P. BELLÉE  
COUTANCES

1959

F. BEAUGUIS

PETTIT

FLORETTÉ

BRUTON

Souvenir d'un ancien professeur  
de l'École Militaire

Donné de l'État (GÉNÉRAL) 1800

CHATELAIN & MAIRIE  
COSTAUX

1800

*Tres faciunt capitulum...*

#### EN GUISE D'INTRODUCTION....

« Lorsque Monsieur Beauquis me parla pour la première fois de son « Petit Florilège Brution », je fus tout de suite séduit par l'idée même ; mais lorsqu'il me fit l'amitié de me confier ses feuillets, j'avoue que leur lecture m'enthousiasma littéralement.

En effet, si nous, Brutions, connaissons bien l'Histoire de notre Ecole, il faut constater, tout en le regrettant, que peu d'écrivains en ont relaté la petite Histoire, celle qui, débordant le milieu des Elèves, a son inévitable prolongement dans la vie intime du Corps Professoral et, bien entendu aussi, dans les manifestations mondaines de notre petite Cité.

Des générations et des générations d'Elèves se succèdent sans qu'il ne reste des souvenirs de leurs années passées en commun que ceux qu'ils emportent avec eux et qu'ils n'évoquent plus, par la suite, qu'à l'occasion, toujours rare, d'une réunion d'Anciens ou de la rencontre fortuite d'un camarade. Après eux, il ne subsiste plus rien.

Or, Monsieur Beauquis, en rendant un hommage public à sa phalange de jeunes poètes, a eu, en outre, le mérite de les faire revivre dans l'atmosphère si particulière de ce grand internat, comparable à aucun autre, où tout tend à l'exaltation des sentiments les plus nobles et dont l'empreinte marque, d'une manière indélébile, ceux qui en sont issus.

Je remercie Monsieur Beauquis d'avoir bien voulu céder — oh ! ce ne fut pas sans peine ! — à la pression de ses nombreux amis, Brutions et Fléchois, en ne gar-

dant pas pour lui seul, comme il le désirait, ce bouquet si frais des essais de ses anciens Elèves et sa précieuse expérience d'Universitaire.

Symbolisant cette lignée d'illustres Professeurs qui ont fait et maintiennent le prestige de notre cher « Bahut », meurtri dans sa chair au service du pays, ayant enseigné les Elèves avec le meilleur de son savoir et de son cœur, Monsieur Beauquis a bien mérité du Prytanée.

A titre d'ancien Elève, d'ancien Commandant de l'Ecole et d'ami, je lui exprime ma profonde reconnaissance et mon affectueuse admiration. »

*Général LAURE (8059)*

« C'est un double privilège pour celui qui aime les fleurs que « d'avoir son jardin à soi où il les cueille » et, la moisson achevée, que de savoir « les mettre en bouquet ou les jeter en touffe », comme le fit jadis le plus disert des Chevaliers au balcon de la plus fine des Précieuses...

Monsieur Beauquis a cueilli les siennes parmi cette jeunesse brutionne, à la fois studieuse et folle, que les rives paisibles du Loir accueillent chaque année comme un renouveau de printemps et de gaité. Jardin fertile s'il en fut, pour peu que les pousses, encore délicates et fragiles, y soient suivies avec tout l'intérêt et la vigilante affection dont elles ont besoin.

Pendant près de trente ans, l'auteur de ce « Petit Florilège Brution » a moissonné son butin au long de ses heures de cours, de la correction de milliers de copies attachantes ou naïves, des multiples activités professionnelles qui étaient son lot quotidien. Il l'a moissonné aussi et surtout pendant ses contacts avec les Elèves, en ces instants où le Professeur se mue en confident et en ami et, après avoir formé les esprits, aborde la plus noble partie de sa tâche, qui est de gagner les cœurs et de forger les caractères.

Le Prytanée Militaire est fier à juste titre de son passé et des hommes qu'il a formés. Mais il est nécessaire que de temps en temps puisse sourdre au grand jour tout ce que le « Vieux Bahut » garde entre ses murs de jeunesse, de fraîcheur et d'insouciance. Une telle image ne gâte point l'autre ; elle la prépare et la renforce.

L'un de nos grands classiques disait que « la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ». Peut-être Monsieur Beauquis a-t-il commenté jadis cette pensée à

ses Elèves ; mais ce qui est sûr, c'est que les lecteurs du « Petit Florilège Brution » s'apercevront bien vite à quel point il a su l'appliquer dans son livre. Monsieur Beauquis a cueilli avec amour ; il nous offre sa cueillette avec élégance.

Disons lui simplement qu'il a pleinement réussi l'œuvre entreprise et que les « Anciens » éprouveront, à revivre les scènes de leur jeunesse, le même plaisir qu'il a pris lui-même à les évoquer. »

Colonel MONTAGNON

Commandant du Prytanée Militaire

« M. Beauquis ne prend pas la pose romantique et c'est sans avoir cherché l'émotion qu'il la trouve. L'auteur du *Petit Florilège Brution* ne songe guère à se mettre en valeur et cependant, par le mouvement même du souvenir, de page en page, il compose son portrait. C'est le portrait d'un homme discret, sensible et fidèle. L'attachement qu'il a pour *notre Ecole*, il ne l'exprime pas par des éclats ou des mélancolies trop voyantes. Dans l'exil de Gap, c'est le long et doux songe de *nos vieux murs* qui envahit en même temps son esprit et son cœur. M. Beauquis s'est donné une fois pour toutes à l'Ecole où tant de garçons un peu rudes croisent tant d'ombres parfois très illustres. Sa vie est sur les bords du Loir, au pied des coteaux et des bois légers, près de ces classes où nous avons appris les poèmes de Ronsard et de ce terrain où nous avons tant de fois serré contre le maillot jaune et noir le cher vieux ballon de rugby.

Dans le *Petit Florilège*, c'est le Prytanée lui-même que l'on voit, le Prytanée avec ses Elèves en uniforme, son histoire et ses rites, son argot, ses mystères, ses arbres, sa pluie, ses figures. Autour de l'Ecole on reconnaît la ville de La Flèche dont les mœurs se trouvent si bien recrées par l'épisode attendrissant et ridicule du Bal des célibataires. Nous entendons l'orgue de la chapelle dans les matinées du dimanche et je crois bien que nous pleurons ensemble la mort de *notre* aumônier.

M. Beauquis a eu le bonheur d'aimer ses Elèves et son métier. Je n'ai pas le souvenir d'avoir lu un livre où un professeur parle avec tant de simplicité et de franchise des difficultés de sa tâche. Il vient une heure où l'on sent M. Beauquis sur le point de chanceler devant l'ampleur barbare du travail que l'on attend de lui. Mais comme le courage fait partie de sa manière de vivre, il

se bat en silence et surmonte l'épreuve. Aujourd'hui seulement, il vient nous dire en confidence pourquoi il lui est arrivé, une certaine année, de présenter à ses Elèves un visage épuisé. Mais M. Beauquis n'est pas de ces hommes qui trouvent du plaisir à se plaindre. Il passe vite sur ses peines, il peut sourire de ses malheurs. Au fond, il sait très bien que dans sa vie ce sont les joies qui l'emportent. Joies invisibles, joies profondes qui parviennent à toucher l'âme et lui offrent au cours du temps des moments enchantés. Elles sont liées à *notre Ecole*, aux images de *notre jeunesse* et M. Beauquis a voulu les retenir pour toujours. Nous sommes heureux de lui dire aujourd'hui notre estime et notre amitié. »

Kléber HAEDENS (52)

*écrivain et critique littéraire*

*A mes anciens élèves du Prytanée Militaire,  
petits et grands,*

*A mes collègues — Professeurs et Officiers —  
d'hier et d'aujourd'hui,*

*A tous les Brutions et à tous les amis  
du Prytanée Militaire de La Flèche.*

F. BEAUQUIS

28-29 Juin 1958



## PETIT FLORILEGE BRUTION (1)

« *Otium cum dignitate.* »

(Cic. : De Or. I, 1)

### PRELUDE



#### Arrivée à La Flèche

Quand je suis arrivé à La Flèche, à la fin de septembre 1929, pour exercer au Prytanée Militaire les fonctions de Professeur de Lettres, j'étais loin de penser que je resterais si longtemps attaché à cette Ecole dont j'ignorais alors à peu près tout...

Venu de ma Savoie natale aux cimes neigeuses et aux sites grandioses, je découvrais un pays désespérément plat — aucune montagne à l'horizon ! — et une petite ville provinciale tranquillement assise au bord du Loir nonchalant (2)... Mais, au sortir de la gare et après quelques pas en ville, la première image qui accrochait mon regard, c'était celle des deux clochetons du Prytanée dont

(1) Provisoirement, ce mot : « Brution » désigne les élèves du Prytanée Militaire. Plus loin, on trouvera de plus amples explications sur ce vocable. C'est comme une sorte d'« appellation contrôlée » de tout ce qui touche au Prytanée.

(2) Cf. l'ouvrage de mes amis George, Hugonnot, Guillot : *Trois rivières de bocage* (Editions U.S.H.A. Aurillac).

les grèles silhouettes caractérisent infailliblement la cité fléchoise.

De La Flèche, du Prytanée lui-même, je ne savais presque rien, sauf peut-être la définition naïvement fantaisiste du Larousse d'il y a quelque 50 ou 80 ans : « La Flèche, petite ville de la Sarthe, célèbre par son Prytanée et... par les oies qu'on y élève !... » On dirait aujourd'hui « ...et son Zoo du Tertre-Rouge ».

J'allais, dès mon arrivée, me présenter aux autorités : au Colonel Commandant l'Ecole et à Monsieur l'Inspecteur des Etudes. Celui-ci, après quelques mots de bienvenue, me donna mon « Emploi du Temps ». Ainsi j'entrerais dans l'engrenage de cette machine où se forge, suivant une expression que j'ai souvent entendue depuis, *une élite de valeurs françaises...* Par la suite, année par année, j'ai appris à connaître l'histoire du Grand Collège qu'Henri IV, en 1604, confia aux Pères Jésuites et qu'en 1808, Napoléon I<sup>er</sup> transforma en Prytanée Militaire (1).

Aussitôt je m'adonnais à ma nouvelle tâche professionnelle, en m'appliquant de mon mieux à éduquer et à instruire les élèves qui me furent successivement confiés au Quartier Galliéni ou « P'tit Bâ », Annexe du Grand Prytanée.

Aujourd'hui, presque 30 ans après, j'arrive en fin de carrière, à l'heure où, comme disait le vieux poète, .... « il faut penser à faire la retraite » et ce n'est pas sans une légère mélancolie que je revois en esprit la longue théorie des jeunes gens à qui j'ai consacré une grande partie de ma vie et à qui j'ai tâché de donner le meilleur de moi-même, pour faire d'eux des hommes cultivés, utiles à leur pays. Une des rares consolations qui vous reste après tant d'années d'un labeur magnifique mais difficile, sou-

---

(1) Le Prytanée Militaire est un grand établissement d'enseignement secondaire comprenant toutes les classes du premier et second cycle, comme un Lycée, — et les classes préparatoires aux Grandes Ecoles Militaires : St-Cyr, Polytechnique, Navale, Air, Ecole de Santé Militaire de Lyon.

Cet établissement fléchois comprend deux groupes de bâtiments :  
a) L'Ecole d'origine, au centre de la ville, appelée en langage d'élève le « Grand Bahut ou Grand Bâ », où se trouvent les classes de Mathématiques Élémentaires et celles des Candidats aux Grandes Ecoles Militaires.

b) L'ancienne Caserne du 117<sup>me</sup> R.I. modernisée, située rue de la Tour d'Auvergne, à la sortie de la ville en direction du Mans, dite Annexe, Quartier Galliéni ou plus souvent *Petit Bahut*, mieux encore « P'tit Bâ », comprenant les élèves des classes de 6<sup>mes</sup> aux 1<sup>res</sup> incluses. — A peu près 600 élèves dans chaque bâtiment. — *C'est le Petit Bahut qui sert de cadre au Florilège Brution.*

vent ingrat et parfois décevant mais toujours méritoire, c'est de savoir qu'on a peut-être rendu service à des centaines de jeunes gens, autrefois craintifs ou malicieux, tranquilles ou plus souvent turbulents — et à peu près toujours sympathiques — mais qui, tous, à travers les vicissitudes et les dangers de la vie, ont gardé *l'empreinte indélébile de leur passage au Prytanée*.

C'est précisément à essayer de ressusciter ces souvenirs que j'ai employé mon temps, au soir de ma vie, ne serait-ce que pour la joie de retrouver et de fixer les vestiges d'un passé aboli et d'une jeunesse envolée....

Quel ordre adopter ? — J'ai longtemps hésité, pour m'en tenir finalement au plus simple, à l'ordre chronologique, que j'ai suivi toutefois avec un peu de fantaisie. Qu'on ne cherche dans cet ouvrage ni un plan rigoureux ni une composition trop stricte. J'ai voulu avant tout me distraire durant mes loisirs forcés de jeune retraité.

Je ne me fais pas trop d'illusions sur la valeur de ce témoignage sans prétention et je sais fort bien que tous mes collègues pourraient comme moi écrire le journal de leur classe.... Il y faut du temps et de la patience ; il faut surtout croire que cela présente quelque intérêt.

Certains pourront me reprocher une optique trop restreinte. Mais qu'il soit bien entendu, une fois pour toutes, que ma seule ambition a été de dire ce que j'ai observé autour de moi, dans mon entourage et surtout dans ma classe, — objectif limité à un cadre donné : *Annexe* ou *Quartier Galliéni* ou « P'tit Bâ », dans un temps donné : 1929-1957 —, sans que j'aie cherché à offrir une vue complète de tout le Prytanée Militaire. Cela exigerait un travail de plus grande envergure : ce n'est pas mon propos.

On voudra bien me pardonner d'avoir ajouté aux « fioretti » de mes élèves des souvenirs d'ordre personnel que j'avais tout d'abord songé à élaguer. Je sens trop que le moi est haïssable.... et parfois ridicule. Mes amis m'ont demandé de les conserver. Ils ont probablement estimé qu'il était bon de faire connaître sous quelques uns de ses aspects la vie extrascolaire de ceux qui, comme moi et souvent avec moi, ont été intimement mêlés à l'éducation de la gent estudiantine brutionne.

En somme, deux thèmes qui s'entrelacent, comme s'entrelacent, en classe et hors de classe, les divers événe-

ments qui mettent plus ou moins en contact élèves et professeurs.

Je n'oublie pas d'autre part que le fait d'écrire ses « Mémoires » (le mot prête à sourire ici !) vers la fin de sa vie, c'est la tentation à peu près certaine de se faire le louangeur du temps passé, de construire un plaidoyer « pro domo », de se décerner à soi-même un certificat de bonne conduite ou de bonne conscience, de se donner le beau rôle, de mettre l'accent sur ce qui mérite approbation et, au contraire, de passer l'éponge ou de glisser rapidement sur les fautes ou maladroites que l'on a pu commettre.... Car qui peut se flatter d'être parfait à tous points de vue ? Je ferai en sorte d'être le plus sincère et le plus objectif possible.

J'ose espérer enfin que pas un de mes élèves ne m'en voudra d'avoir cité son nom dans ce *Petit Florilège Brution* et qu'aucun de mes jeunes poètes, en particulier, ne me réclamera des droits d'auteur.

Mes efforts seraient suffisamment récompensés si j'avais réussi, à travers ces souvenirs, à évoquer un aspect de notre vieux Prytanée et le reflet des anciens beaux jours....

---

Ce m'est un devoir en même temps qu'un plaisir d'exprimer ici toute ma reconnaissance à ceux et celles qui m'ont aidé de leurs judicieux conseils pour la rédaction de ce recueil, en particulier :  
Monsieur le Général LAURE (8059), ancien élève et ancien Commandant du Prytanée Militaire.

Monsieur le Méd.-Lt-Colonel GERBAL, Médecin-Chef du Prytanée Militaire.

Monsieur le Colonel MONTAGNON, Commandant actuel du Prytanée.

Monsieur COSTA, Inspecteur des Etudes au Quartier Galliéni.

Monsieur le Chanoine LECOUVETTE, Aumônier du Prytanée.

Madame BAZIRE, mère d'un ancien Brution, Jean BAZIRE (1445).

Monsieur PUECH (208), professeur au Prytanée Militaire, ancien élève.

Monsieur Jacques REY (6725), ancien Z de Math. Elém. au Prytanée.

J'ai eu également le privilège insigne de profiter des directives très précieuses de mon éminent ami et très aimable voisin de villégiature aux bords du lac d'Annecy, Monsieur PÉCHER, ex-Inspecteur Général de l'Université. Je tiens à lui redire ici ma profonde gratitude.

## Chapitre I

LA JOIE DES DEPARTS.... SOUVENIR DE GUERRE.  
UN ANCIEN ELEVE DU PRYTANEE DONNE UNE  
LEÇON DE LITTERATURE A SON ANCIEN  
PROFESSEUR DE LETTRES.

- « *Enseigner, c'est apprendre deux fois.* »  
— « *Quand mes amis sont borgnes,  
je les regarde de profil.* »

JOUBERT

L'entrée dans la carrière pour un enseignant, c'est comme le départ pour une grande aventure.... A voir tous ces jeunes garçons arrimés à leurs bancs de classe, — je n'ose dire comme des forçats rivés à leur chaîne, mais comme des conquérants d'autrefois « penchés à l'avant des blanches caravelles », — à regarder ces physionomies attentives, ces minois éveillés, le professeur se considère un peu comme un nouveau Christophe Colomb ou comme un capitaine au long cours prêt à affronter l'inconnu de l'Océan...

Plus tard, mais plus tard seulement, avec l'expérience acquise tout au long des années, il pourra se figurer plutôt qu'il remplace le père de ces enfants momentanément privés de leurs parents. Un père de famille nombreuse, cela va sans dire, car au Prytanée comme dans la plupart des grands lycées, les classes regorgent d'élèves avides de s'instruire.

Le jour de la rentrée scolaire, c'est la prise de contact. Le maître cherche à connaître l'état-civil, ou mieux le « curriculum vitæ » de ses disciples, leurs noms et prénoms, leur origine, leurs antécédents. Après une rapide causerie qui est comme la « captatio benevolentiae » d'un discours cicéronien, il balise la route à parcourir en indiquant l'horaire et le programme de travail. Puis il donne, en général, un exercice relativement facile, qui lui servira de premier sondage, pour se faire une idée des capacités et des possibilités de chacun.

On l'a souvent fait remarquer : ce premier contact est très important et souvent décisif. L'accueil des élèves est sympathique ou antipathique suivant que le professeur aura fait bonne ou mauvaise impression. Il en va tout autrement, c'est non moins certain, quand les élèves connaissent déjà le professeur. Une tradition est vite établie et très vite transmise, au Prytanée surtout ! Favorable ou défavorable, l'opinion des élèves aura devancé l'apparition du maître, et cette opinion couvrira désormais tel ou tel « prof » comme d'une auréole d'affection, voire d'admiration, ou, au contraire, d'un sombre nuage de crainte, d'indifférence, ou même d'hostilité. Ce qui est vrai des professeurs l'est d'ailleurs des officiers ou sous-officiers, de tout ce que les élèves du Prytanée, d'un terme générique, appellent la « Strass » (1), et qui se situe de l'autre côté de la barricade.

On pourrait tout aussi bien dire du début d'une année scolaire que c'est un *grand jeu* qui commence. Un grand jeu ou peut-être une petite guerre ! Depuis qu'il y a des élèves qui ont le loisir de faire des études et des professeurs qui ont licence d'enseigner, comme depuis qu'il y a des souris et des chats au monde, c'est la lutte plus ou moins ouverte entre les deux camps. L'expérience a démontré et démontre encore qu'une des principales préoccupations des élèves, dès le premier jour de classe, est de repérer le professeur, de le fixer attentivement (ce qui ne sera pas toujours le cas par la suite !), de peser ses paroles, d'épier ses moindres gestes, de découvrir ses « tics », ses manies, le défaut de la cuirasse, afin de savoir par où ils pourront le circonvenir, l'attaquer, le dépecer ou le disséquer en quelque sorte et peut-être le dévorer !...

---

(1) « Strass » est très probablement l'abréviation énergique du mot Administration.

Il va de soi que ces métaphores sont exagérées et je n'irai pas jusqu'à assimiler les élèves à de jeunes anthropophages ! Les professeurs qu'ils dévorent se portent généralement assez bien. Mais il n'est pas moins vrai qu'une partie au moins de ma comparaison, l'essentiel, est juste.

De son côté, le professeur ne demeure pas inactif ; il s'adonne, lui aussi, à un travail de prospection et d'examen, à toute une série d'observations psychologiques qui ne sont jamais sans intérêt ni profit. Cette tâche est longue et difficile, car si les élèves ont relativement peu de proies à se partager, le maître a devant lui beaucoup — souvent trop !... — de sujets d'étude ou... de mécontentement ! D'autre part, l'élève, par une sorte de réflexe d'auto-défense, se livre prudemment ; il reste longtemps, quelquefois toujours impénétrable, surtout au moment de la crise d'adolescence. Aussi n'est-ce qu'au bout d'un temps assez prolongé que le professeur peut faire le point dans sa classe et cataloguer à peu près exactement ses « numéros ». Il s'agit donc d'ouvrir l'œil — et le bon ! (surtout quand on n'en a qu'un !), car tout le monde sait que la gent escholière est « sans pitié ». C'était déjà vrai avant La Fontaine et l'est plus encore après lui.

Les élèves que j'avais devant moi, en ce matin d'octobre 1929, et dont je retrouve les noms et les notes dans le premier de ces carnets ou cahiers-témoins que tout professeur tant soit peu consciencieux tient à jour, année après année, me paraissaient particulièrement sympathiques, curieux et éveillés.

Et surtout j'arrivais au Prytanée plein d'enthousiasme et d'ardeur, malgré un double handicap. Tout d'abord celui d'une grave blessure de guerre qui avait provoqué une longue interruption dans mes études. J'y reviendrai plus loin. En second lieu, mon expérience n'était pas grande. A l'époque, on n'exigeait des professeurs aucun C.A.P.E.S. (Certificat d'aptitude pédagogique à l'enseignement secondaire). Aussitôt nanti des diplômes nécessaires, on vous nommait professeur dans telle ou telle classe et... à vous de vous débrouiller ! Un peu comme l'apprenti nageur qu'on lance à l'eau pour lui apprendre à nager. Peu importe ! La bonne volonté, la volonté tout court de réussir à tout prix, l'allant, le goût du travail sérieux et bien fait, et aussi les conseils amicaux de professeurs chevronnés, tout cela compensait tant bien que mal le manque d'une solide formation pédagogique.

En cette année scolaire 1929-1930, je fus chargé d'enseigner le français et le latin en Seconde A<sup>2</sup> B (36 élèves), le français complémentaire en Cinquième B (4 élèves) et le latin en Sixième A (26 élèves). Au total, 66 élèves dont je voudrais transcrire ici tous les noms, car ils furent les premiers Brutions que j'eus à instruire. Le lecteur les trouvera au complet, dans l'Appendice, à la fin du volume.

C'était un beau commencement. Je m'attelai courageusement à la tâche et, peu à peu, je découvris que j'avais affaire à des élèves intéressants, intelligents et travailleurs dans l'ensemble, en tout cas d'un niveau nettement supérieur à ceux que j'avais rencontrés jusque là.

Il faut savoir dès à présent que les élèves du Prytanée Militaire de La Flèche entrent par concours national dans toutes les classes jusqu'en Math. Elém. et doivent fournir dans la suite de leurs études une bonne moyenne pour accéder à la classe supérieure, ce qui assure à l'Ecole un recrutement de qualité et une assez grande homogénéité intellectuelle.

La Seconde a toujours été une de mes classes préférées. Les élèves n'y sont plus tout à fait des « gosses » ; ils ont, en général, franchi le cap de l'âge difficile, pour ne pas dire ingrat...

D'autre part, ils abandonnent sans trop de déplaisir les études purement grammaticales pour aborder l'*Eldorado de la littérature*...

Ils ont, je le sais bien, découvert déjà plusieurs îlots littéraires dans l'étude du Moyen-Age et surtout du XV<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle. Ils savent quelque chose de la Chanson de Roland, des fabliaux, des chroniqueurs, de Rutebeuf et de François Villon.... Mais, avec la Renaissance, ils ont l'impression de mettre le pied dans un monde nouveau où leur apparaissent Marot, Ronsard et toute la Pléiade, Rabelais et Montaigne, sans parler de Brantôme ou de Blaise de Montluc, après lesquels viendront les premiers grands classiques du XVII<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle. Ces écrivains leur plaisent, surtout si nos élèves ont la possibilité de lire, outre un manuel de littérature tout neuf, de beaux « morceaux choisis ».

Et enfin, avantage énorme pour le professeur, on n'est pas encore talonné par le « bachot » à obtenir à tout prix. On peut se permettre de musarder quelque peu dans les jardins des bords de la Loire ou à travers les ruines de

Rome en compagnie de Ronsard ou de Joachim du Bellay, de s'attarder à rire avec Rabelais et ses géants de la guerre picrocholine ou d'apprendre à philosopher de concert avec l'auteur des Essais, alors que le Professeur de Première ne peut plus se permettre ces fantaisies.

Les devoirs présentent aussi plus d'intérêt. Il s'agit d'initier les élèves à la dissertation française, de leur apprendre à composer suivant la logique d'un raisonnement et à s'exprimer en un style correct, si possible élégant. Acquisition laborieuse mais qui ne manque pas d'attrait.

En latin, on prend également plaisir à écouter les bergers, les laboureurs de Virgile ou les correspondants de Pline le Jeune. Et c'est cela, la vraie culture : un commerce agréable et assez prolongé avec les « honnêtes gens » d'autrefois. Exactement le contraire du bachotage rapide et superficiel. Quant à la version latine hebdomadaire, elle permet d'apprécier la faculté d'analyse et d'affiner l'intelligence de chaque élève.

Mais déjà ma prédilection allait à mes « petits », à mes « gosses » de 6<sup>me</sup>. Ceux-là, je les aimais comme j'eusse aimé mes enfants... Je me plaisais à déceler chez eux une gentillesse, marque de bon naturel ou de bonne éducation, une fraîcheur d'âme, une spontanéité et une franchise (à part quelques rares élèves fermés) qui m'attiraient invinciblement. Je suis retourné vers eux à la fin de ma carrière et c'est d'eux, sans nul doute, que me sont venues les plus grandes satisfactions.

Non pas que tout fût toujours parfait, loin de là, certes ! Il fallait quelquefois avertir, réprimander ou même punir les plus remuants ou les plus récalcitrants. Mais cela même entraînait dans le jeu de la classe et il ne fallait pas y attacher trop d'importance. J'ai toujours préféré, avec les petits surtout, pécher par excès de bonté plutôt que par excès de sévérité.

Dès le début de cette première année, je remarquais chez mes « gosses » un geste que j'ai souvent vu se renouveler dans les années suivantes. Ayant appris et constatant « de visu » que j'étais un grand blessé de guerre, que j'avais perdu l'œil gauche, — comme Horatius Coclès ou comme Annibal, disaient les plus calés en histoire romaine ! —, certains de ces petits élèves se demandaient comment on peut voir... avec un seul œil !

Durant l'explication des premières leçons de grammaire latine : rosa, dominus, templum, je voyais l'un ou l'autre d'entre eux appliquer sa main sur son œil droit ou gauche et regarder à terre ou au plafond pour juger de l'effet produit.

Je faisais semblant de ne rien apercevoir ; mais quand l'expérience durait trop longtemps, j'étais obligé d'intervenir : « Mais oui, mais oui ! disais-je sans fixer l'élève en question, on voit très bien avec un seul œil ! Je vois même qu'un tel n'a pas suivi l'explication !... ». L'élève nommé était sincèrement étonné, ses camarades aussi, et la classe reprenait...

Cependant cette découverte de l'infirmité physique de leur maître ne laissait pas d'intriguer les jeunes cervelles. Un beau jour, durant une inter-classe, ils poussaient l'audace jusqu'à me demander dans quelles circonstances j'avais été blessé. — « Je vous raconterai cela un jour... quand vous aurez été bien sages ! »

Je profitais, en général, d'une veille de fête, par exemple, du 11 Novembre, anniversaire du glorieux armistice de 1918 ! Ce jour-là..., si les garçons avaient été sages !..., je faisais fermer livres et cahiers et croiser les bras. Je commençais par la lecture de *La Passion de notre frère le Poilu*, petit poème en dialecte angevin à la fois amusant et émouvant, de Marc Leclerc (Verdun 1916), ou par quelques pages choisies de l'admirable *Vie des Martyrs* de Georges Duhamel, puis j'en venais au récit tant attendu de ma blessure, ne prévoyant pas, à ce moment là, que quelques uns des élèves qui m'écoutaient auraient l'occasion de renouveler personnellement ma douloureuse expérience.

Ce récit, je le résume aussi brièvement que possible. Je n'aurai pas ici à répondre aux questions qui fusaient de temps à autre quand mes « gosses » sagement assis, les bras croisés, les yeux pétillants de curiosité et l'esprit attentif, écoutaient, dans un silence religieux, un épisode vécu de la Grande Guerre.

« Cela se passait... en des temps très anciens..., le 24 juillet 1918. Mobilisé à l'âge de 19 ans à peine, j'étais soldat signaleur-téléphoniste à la 2<sup>me</sup> C<sup>ie</sup> du 97<sup>me</sup> régiment d'infanterie alpine de Chambéry. « Bleuet » de la classe 17, après une très courte période d'instruction dans un camp de la Drôme puis à l'arrière du front des Vosges,

j'avais participé sans anicroche à différentes opérations plus ou moins meurtrières en Alsace et surtout en Picardie (Lassigny - Le Plémont : mars 1918).

Bref, ce soir là, 24 juillet, après avoir été engagé dans la deuxième bataille de la Marne (région de Dormans) destinée à enrayer la formidable offensive allemande menée par Ludendorff, mon unité se trouvait lancée en une contre-offensive difficile dans la forêt de la *Montagne de Reims*.

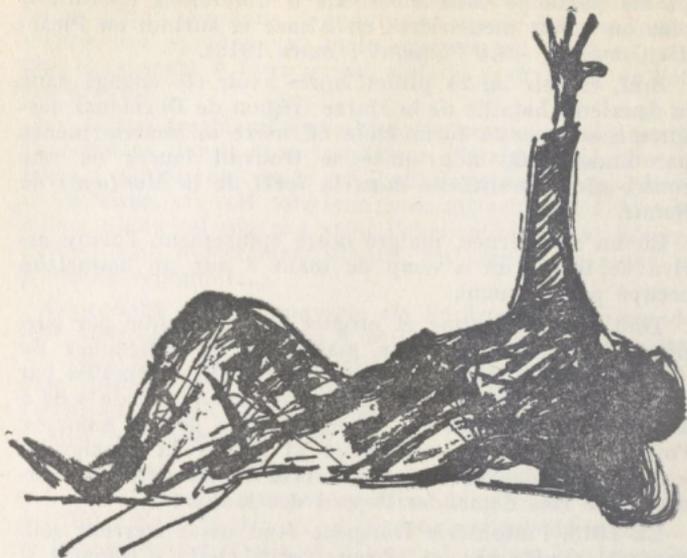
En fin de journée, malgré notre épuisement, l'ordre arriva de tenter un « coup de main » sur un boqueteau occupé par l'ennemi.

Tout semblait calme et propice à une attaque par surprise. Mais dès que nous essayâmes de déboucher du « Bois des Dix Hommées », ma section fut accueillie par un feu très nourri de mitrailleuses et une averse de « 88 » autrichiens. Soucieux de ménager la vie de ses hommes, l'officier qui nous commandait fit passer la consigne : « Planquez-vous derrière les arbres et attendez mes ordres ! Je vais demander l'appui des tanks ! »

En 1918, l'infanterie française était assez souvent solidement épaulée par les fameux petits chars « Renault », moins lourds et plus faciles à manoeuvrer que les mastodontes de l'armée britannique, alors que les Allemands n'en avaient pas... ou presque pas. Pour ma part, je n'en ai jamais vu. Nous voilà donc disposés en tirailleurs, mes camarades de combat et moi, derrière un rideau de sapins, à l'orée du bois où sifflent les balles... et nous attendons.

Tout à coup, sur notre gauche, le ronflement caractéristique des petits « Renault » et aussitôt des explosions brutales d'obus ! J'entends mon voisin crier : « Pourvu que ces « vaches » là ne nous tirent pas dessus ! »

Au même instant, j'avais la tête traversée par un éclat d'obus de 37 et je tombais comme une masse. Mes camarades m'ont vraiment cru mort et m'ont alors abandonné pour continuer l'attaque avec les tanks. Je ne sais combien de temps je restais étendu au pied d'un sapin... Quand je revins à moi, les premiers réflexes de l'instinct de conservation jouèrent comme un mécanisme automatique. Je portai la main à mon visage et vis qu'elle était rouge de sang... « Tiens ! je suis blessé ! ». Je sentis quelque chose de dur au coin de mon œil gauche. L'éclat d'obus, après avoir fracturé le maxillaire inférieur droit



« ... Couché dessus le sol à la face de Dieu. »

et perforé le palais, s'était arrêté au bord de l'orbite. J'essayais de bouger mais j'étais absolument sans force, ayant perdu la presque totalité de mon sang. Je garde aujourd'hui encore, comme de précieuses reliques, un carnet de tranchée et un petit livre de piété dont les pages sont agglutinées de sang noir coagulé. Et pourtant ces deux objets étaient dans la poche intérieure de ma tunique bleu-horizon. J'appelai au secours... Non loin de moi, un jeune sous-lieutenant frappé d'une balle au ventre réclamait sa maman....

Aucune réponse. Les copains avaient disparu dans la nuit qui tombait, car déjà, à l'horizon, le soleil rouge s'était couché derrière les sapins noirs.... Je me rendis compte à ce moment là, — sans aucune crainte, je puis l'affirmer —, que j'allais peut-être « passer l'arme à gauche »... Nous avions vu tant de morts que la mort nous semblait naturelle. Et puis... c'est si facile de mourir à 20 ans, surtout dans le feu de l'action !

Dans mon esprit se déroula alors le film de mon enfance et de ma jeunesse : je revis mon père, ma mère,

mon pays natal... Ce que je raconte n'est pas du roman d'imagination mais la réalité vraie, telle que je l'ai éprouvée par moi-même. Comme j'ai le grand bonheur d'être chrétien, je songeai à l'au-delà et j'implorai le secours d'en-haut. Par un phénomène curieux mais qui est encore un de ces « petits faits vrais » qui, selon Stendhal, sont le véritable fondement de la vérité historique, la supplication qui me vint naturellement au bord des lèvres, ce fut la première prière qu'une bonne voisine m'avait apprise alors que j'avais quatre ou cinq ans : le Memorare de Saint Bernard : « Souvenez-vous, ô très douce Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection ait été abandonné... etc. ». Cette prière, je l'ai récitée, ou plutôt je l'ai criée, non pas une fois, mais quatre ou cinq fois successives.

A un moment donné, comme j'étais toujours couché sur le dos et que les obus du tir de barrage ennemi ouvraient des cratères tout autour de moi, la terre projetée en l'air, en retombant, m'emplissait la bouche et je ne pouvais plus lancer ma prière...

Je me tournai sur le côté droit et je levais de temps en temps le bras gauche pour donner signe de vie et signaler ma présence... Mais... toujours personne. La nuit maintenant était plus noire. Où donc étaient mes camarades de combat ? J'étais seul... « couché dessus le sol à la face de Dieu ».

Soudain j'entends un bruit de pas rapides dans le fourré voisin. Qui était-ce ? Un Français ? Un Allemand ? Peu m'importait dans l'état où j'étais ! Un homme se précipite sur moi : « Comment ? C'est toi ? On m'avait dit que tu étais mort !... Dieu soit béni ! »

C'était mon « p'tit Père Quinon », un prêtre brancardier faisant office d'aumônier de bataillon et qui, avec un courage et un sang-froid extraordinaires, parcourait le champ de bataille, après chaque coup dur, pour secourir les blessés. Sans perdre une minute, à l'aide d'un couteau, il coupe les courroies des cartouchières, de la musette, du bidon, de l'outil, du masque à gaz qui enserraient chaque « poilu » comme un paquet mal ficelé. Puis il me fait un pansement sommaire, me dit quelques paroles d'espoir et s'en va à la recherche des brancardiers. Pas facile de les atteindre, dans un bois, la nuit !...

Le bombardement a diminué d'intensité mais il tombe

encore assez d'obus pour tuer un brave soldat maurien-  
nais qui se disposait à venir me relever.

Pour moi, l'attente est longue. Il me tarde d'être sorti de cet enfer. Enfin les brancardiers arrivent. Jusque là, je n'ai pas souvenance d'avoir beaucoup, beaucoup souffert... Mais quand ces braves Samaritains se saisirent de mon corps pantelant pour l'étendre sur une civière et m'emporter sur leurs épaules, ce fut terrible ! Les os brisés de ma mâchoire s'entrechoquaient ; les branches des arbres me râclaient le visage. La douleur me fit évanouir... pour ne me réveiller qu'au poste ambulancier de la Veuve, près de Reims. Là on me fit une piqûre antitétanique et on me nettoya la bouche à l'aide d'un petit jet d'eau giclant par le trou béant de ma mâchoire brisée. Couvert de terre et de sang, j'étais en bien piteux état !

De la Veuve, on m'expédia dès le lendemain — par quel moyen de transport, je ne l'ai jamais su — jusqu'à Neufchâteau, dans les Vosges. A l'hôpital où l'on me descendit, on me coucha dans une chambre où, dès mon réveil, je constatai que je me trouvais absolument seul... J'ai su depuis que l'on isolait ainsi les pauvres blessés qui devaient mourir dans les 24 heures. Une religieuse garde-malade vint me demander mes nom, prénoms, recrutement, etc... Dans l'impossibilité où j'étais de répondre, vu que j'avais la tête entourée de bandages, je pris son crayon et inscrivis sur sa feuille : « Matricule 208, Annecy » et, à côté, cette question inattendue et surprenante pour ceux qui n'ont pas vécu ces heures là, mais qui s'explique par l'esprit de corps qui nous animait, au front, en 1918 : « Y a-t-il des Savoyards dans cet hôpital ? »

En défendant le sol français contre l'envahisseur, chaque soldat, qu'il fût savoyard, auvergnat, corse ou breton, avait le sentiment de défendre du même coup sa petite patrie. Or il se trouva que la directrice de cet hôpital Vosgien était elle-même Savoyarde, sœur d'un écrivain savoyard de l'Académie française. Quand elle sut qu'un compatriote était arrivé, elle vint près de moi et se montra à mon égard d'un dévouement maternel. Non seulement elle me fit apporter ce dont j'avais besoin — (de quoi pouvais-je avoir besoin, puisque j'étais presque dans le coma et incapable de faire le moindre mouvement ?) — mais elle eut la délicate attention d'écrire à ma mère une lettre affectueuse que j'ai précieusement conservée, pour la prévenir de ma blessure et lui donner bon espoir de la

Achévé d'imprimer le  
10 Juin 1959, sur les  
Presses de l'Imprimerie  
P. Bellée à Coutances.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

